

# COMPTE-RENDU DU COURS DE RENE LEVY

Le 18 mars 2014

**משנה מסכת אבות פרק ב משנה ב.** רבן גמליאל בנו של רבי יהודה הנשיא אומר יפה תלמוד תורה עם דרך ארץ שיגיעת שניהם משכחת עוון וכל תורה שאין עימה מלאכה סופה בטילה וגוררת עוון וכל העמלים עם הציבור יהיו עמלים עימם לשם שמיים שזכות אבותן מסייעתן וצדקתם עומדת לעד ואתם מעלה אני עליכם כאילו עשיתם:

## Résumé

Rabban Gamliel avance qu'étant entendu qu'il ne faut plus éprouver le *dérekh érets* comme une contrainte, il faut néanmoins en éprouver la fatigue. Il faut travailler, aimer le travail pour la fatigue qu'il apporte et il faut que cette fatigue éprouvée au travail accompagne celle de l'étude, bien que les deux activités ne soient pas simultanées. Quand j'éprouve la peine à subsister comme intellect et comme corps, j'évite la faute. Je faute dès que je n'éprouve plus la peine à exister, que je fais preuve de suffisance.

Notre texte dit « Belle est l'étude de la Tora avec *dérekh érets*, car la peine que l'on éprouve aux deux fait oublier toute déviance. » Nous avons vu dans le cours précédent que *dérekh érets* est une locution qui revêt initialement quatre sens :

1. Le travail, le sens le plus usité, entendu comme ce qui nous permet d'assurer notre subsistance.
2. Le commerce charnel.
3. La bienséance.
4. La conduite de bon sens.

L'expression *dérekh érets*, plus tardivement, a aussi pris un sens absolu : celui de l'éthique. Un substantif indéfini peut avoir en hébreu un sens absolu, ce qui est impossible dans un discours en français, où le passage à l'absolu est marqué par l'emploi d'un article défini. Le passage à l'absolu n'est possible que pour les noms abstraits. Par exemple, '*avoda* ne s'emploie pas à l'absolu sans article. Mais *michpat* veut d'abord dire la sentence, puis il y a eu passage à un sens absolu, pour dire le droit et l'absolu de la sentence. La locution *dérekh érets*, de même, a fini par s'employer à l'absolu. Quand elle signifie l'éthique, l'expression *dérekh érets* s'emploie à l'absolu, par exemple dans *dérekh érets qedma la-Tora* : l'éthique a précédé la loi mosaïque de vingt-six générations.

Si *dérekh érets* peut s'employer à l'absolu, c'est donc qu'il a signifié quelque chose dont je peux tirer une idée abstraite. Parmi les quatre définitions recensées, il en faut une dont on puisse dégager l'idée abstraite de l'éthique : il s'agit de l'acte de bienséance. Une idée abstraite est une idée dégagée de sa matière. Reste à comprendre le lien entre l'idée d'éthique et les trois autres acceptions : le travail, le commerce charnel et la conduite de bon sens. Dans le précédent cours, nous avons affirmé trop hâtivement que l'idée de l'éthique se trouvait aussi dans les trois autres acceptions. Ce n'est pas à partir des activités de reproduction, de conservation, ni de bon sens (calcul rationnel) que l'on est conduit à se faire une idée de l'éthique, mais seulement à partir d'une conduite de bienséance.

*Dérekḥ érets* désigne aussi une voie vers le bon habiter du monde (*yichouv ha-‘olam*). Cela concerne tout homme, avant toute norme. Telle est notre hypothèse. Nous trouvons confirmation dans la Michna *Qiddouchin* I : « Quiconque possède le verset, la Loi et le *dérekḥ érets*, ce n'est pas tôt qu'il faudra, comme il est dit "un fil triple, ce n'est pas tôt qu'il rompra" [image de l'homme qui possède les trois choses ci-dessus]. Quiconque ne possède aucun des trois ne fait pas partie du *yichouv*. » Maïmonide dit : « Il n'a pas d'utilité dans le *yichouv* du monde pour cet homme, mais l'exclure est utile pour l'État ». Barténora dit : « Il n'est pas utile pour le *yichouv* du monde, il s'y assoit à la façon d'un railleur, et son témoignage n'est pas recevable. » Celui qui n'a pas de commerce amène avec les hommes n'est pas du *yichouv*.

Dans la Michna étudiée, faut-il entendre *dérekḥ érets* dans l'un de ses quatre sens particuliers, ou au sens de l'éthique ? Pour Rambam, l'école de Rachi et Barténora, il s'agit, dans la Michna, de gagne-pain. Pour le Maharal, suivi par Lifchitz, le sens de *dérekḥ érets* est absolu et il s'agit de l'éthique. Comment entendre la suite de l'enseignement : « l'effort conjoint des deux fait oublier la faute » ? Pour Rachi, du moment qu'il étudie et commerce, un homme ne convoite ni ne vole l'argent d'autrui. Barténora, lui, dit que « l'étude affaiblit l'homme, et le travail triture et brise le corps. De la sorte, le penchant au mal le lâche ». Soyez un forçat, vous serez vertueux, nous dit Barténora ! Lifchitz entend, reprenant Barténora, « par la peine que l'on prend à étudier et à se réformer, toutes les possibilités de fautes en toi s'oublient ». Autrement dit, la peine à l'étude ne suffit pas, il faut encore peiner à se corriger soi-même pour éloigner le *yetser ha-ra'*. Barténora devine l'objection qu'on pourrait lui faire : Qu'il se crève à l'étude continûment, et cette fatigue lui fera oublier la faute ! Quelle est l'utilité du travail, s'il suffit d'être fatigué ? C'est pourquoi Raban Gamliel ajoute : « Toute Tora qui ne s'accompagne pas d'un ouvrage est mauvaise » car il est impossible de vivre sans provision, sauf à détrousser les hommes, et ce faisant, cela conduirait à dépouiller les hommes. Pour Barténora, la deuxième sentence prévient l'objection. Le point faible de l'argumentation de Barténora est évident : si l'on dit qu'il faut à la fois la peine à l'étude et la peine au travail, c'est bien pour dire que la peine à l'étude, serait-elle permanente, ne suffit pas. Or, effectivement, la fatigue à l'étude devrait suffire ! Qu'est-ce qui diffère entre une fatigue par l'étude et une fatigue par le travail ? Qu'est alors la fatigue dont il est question ? Ici commence la lecture raisonnée.



Il faut se pencher sur les termes, notamment les termes insolites du texte de notre michna : *yéguia* et *machkaḥat avon*, qui viennent de l'hébreu biblique. *machkaḥat avon*, étrangement, fait évidemment pendant à une autre expression biblique, *mazkeret avon*, qui rappelle la faute au sujet de la femme adultère. Sur *yéguia*, il faut noter que, dans la langue biblique, le mot a trait à l'effort physique, jamais intellectuel. L'expression désigne un effort de produire, d'où l'étrangeté de son association à l'étude de la Tora. Il y a une seule occurrence de *yéguia* avec la lettre נ, dans *L'Ecclésiaste* 12,12, qui parle de fatigue du corps causée par l'inflation de l'étude. L'étude épuise, dit tristement l'Ecclésiaste. Dans Tb *Sanhedrin* 26b, on lit au sujet d'Isaïe 28,29 : « Dieu fait le conseil admirable, il fait grande la sagesse (*touchia*) ». Le terme *touchia* est une manière d'évoquer la faiblesse qui suit l'étude véritable. Dans l'Ecclésiaste, la fatigue est prise en mauvaise part.

Pourquoi rabban Gamliel inverse-t-il la valeur de cette fatigue ? La fatigue causée par *dérekḥ érets* n'est-elle pas assimilée ailleurs dans *Pirqé Avot* à un joug pesant ? Dans *Avot* III,5 rabbi Nehounia ben Aqana dit « Quiconque prend sur lui le joug de la Tora, on le soustrait au joug

de l'État et du *dérekḥ érets* (travail) ; quiconque rejette le joug de l'étude, on lui met le joug de l'État et le joug du travail. » Rabban Gamliel sait que rabbi Neḥounia ben Aqana a parlé de *dérekḥ érets* en mauvaise part avant lui.



Il faut à la fois soutenir l'une et l'autre leçon, vouloir la conjonction des deux efforts et la disjonction des deux jougs. Une implication nécessaire est que *yéguia* n'est pas synonyme de 'ol. Qu'est-ce que *yéguia* et qu'est-ce que 'ol? 'Ol dit, de manière imagée, la contrainte que l'on éprouve et qui nous pousse au travail et à subvenir à nos besoins. Le 'ol Tora, lui, vient d'une acceptation, de notre propre chef, de l'étude. Ce n'est pas une contrainte extérieure. Rabbi Neḥounia ben Aqana nous dit qu'il faut éprouver la contrainte à l'étude, parvenir à ce degré où l'on se sent poussé à l'étude par une contrainte intérieure. *Yégui'a* est la fatigue que l'on éprouve à faire quelque chose, à travailler ou à étudier. Rabban Gamliel avance qu'étant entendu qu'il ne faut plus éprouver le *dérekḥ érets* comme une contrainte, il faut néanmoins en éprouver la fatigue. Il faut travailler, aimer le travail pour la fatigue qu'il apporte et il faut que cette fatigue éprouvée au travail accompagne celle de l'étude, bien que les deux activités ne soient pas simultanées. Nous ajouterons qu'on éprouve d'autant plus vivement la contrainte de travailler qu'on se fatigue à travailler. C'est quand on n'éprouve plus le travail comme contrainte qu'on l'éprouve comme fatigue. Après une journée de travail, on n'est pas fatigué, mais on éprouve que la contrainte s'est aggravée, on se sent écrasé par le poids de son travail.

Il faut ainsi bien distinguer le 'ol de la *yégui'a*. La fatigue n'est éprouvée comme telle que quand le travail est éprouvé librement, sans contrainte, après avoir débarrassé le *dérekḥ érets* de son caractère de 'ol. On éprouve alors la fatigue comme sentiment originel de *yégui'a*. Qu'est-ce qui se manifeste dans la *yégui'a*? la peine à subsister ; il faut éprouver sa propre subsistance, physique, du corps, avec peine. Cette peine que je dois éprouver à ma propre subsistance doit s'ajouter, se nouer à la peine que j'éprouve à subsister comme esprit, comme intellect. Ce qu'on apprend avec rabban Gamliel, c'est que quand j'éprouve la peine à subsister comme intellect et comme corps, j'évite la faute. Je faute dès que je n'éprouve plus la peine à exister, que je fais preuve de suffisance.